

DELFE



« SUR LA ROUTE

J' étais sur la route ce jour là, au volant de ma camionnette de compét', colorée à souhait, le moteur ronronnait comme un gros chat qui vient de finir son quatre-heure, j' avais pas mal de kilomètres à faire, je me disais que j' avais enfin le temps nécessaire pour réfléchir à ce que je pouvais bien écrire pour Mine.

Je laissais une petite ville de province sur ma droite, et attaquais une longue montée sinueuse, à double voies, lorsque tout à coup, la côte presque gravie, le moteur subit une étrange baisse de régime conséquente, je rétrogradais, mais il était déjà trop tard, j' eus juste le temps de déclencher mes warning, et de me pousser sur le bas-côté, heureusement large à cet endroit.

PANNE SECHE ! Quelle nulle !

Fébrile, j' empoignais mon téléphone en me maudissant, et appelais l' assurance afin qu' elle m' envoie un dépanneur, car sachant par avance, que même si je parvenais à faire du stop, trouver une station service, revenir, remplir le réservoir, il me faudrait réamorcer ma pompe à gazole, et ça, je n' ai jamais su le faire.

L' assurance se montre conciliante, elle contacte un dépanneur local, et me conseille d' attendre sagement qu' il arrive. Une demie-heure plus tard, il est là, avec sa petite voiture de fonction et des habits à mes yeux inappropriés pour la mécanique, des mains aux ongles impeccables, on dirait un VRP qui s' arrête simplement pour demander son chemin.

Non, c' est bien mon dépanneur, il a l' air pressé, il sort un jerrican de sa voiture, et verse dix litres du précieux carburant dans mon réservoir, en faisant bien attention de ne pas s' asperger. «Il faut réamorcer maintenant» je lance, «ah oui» il fait «peut-être». J' ouvre le capot et, le voyant chercher, je lui indique la pompe en question, qu' il n' arrive pas à localiser.

Il presse la pompe quelques secondes, se gratte la tête et m' annonce «y' a de l' air dans le circuit, impossible de réamorcer comme ça, il vous faut un coup de compresseur, j' appelle mon collègue pour qu' il vienne vous remorquer». Il remonte dans sa voiture, me conseillant à son tour d' attendre sagement le camion de dépannage, et disparaît bien plus vite qu' il n' est arrivé.

Une heure plus tard, son collègue au camion se décide à pointer son nez. Celui-là non plus n' a pas la gueule de l' emploi, il est jeune et corpulent, à tel point que je ne peux me l' imaginer se glisser sous une voiture faire une vidange.

Voyant qu' il peine à se baisser pour installer le crochet de remorquage sous l' avant de mon véhicule, je le mets moi-même en place, «il est déjà 17h30» remarque-t' il, tandis que le mécanisme commence à tracter ma camionnette et à l' amener petit à petit sur le plateau de son camion «ici, les garages ferment à 18h, c' est trop tard pour vous aujourd' hui».

«Comment ça trop tard?», hasardais-je, espérant avoir mal entendu «il ne s' agit que d' un coup de compresseur, deux minutes suffisent...». Je n' eus pas le temps de poursuivre, mon véhicule arrivait sur le plateau, qui me sembla soudain bien petit par rapport à la taille de ma camionnette, je manoeuvrais les roues, mais rien n' y fit, il fallait bien se rendre à l' évidence que son camion était trop petit pour charger un véhicule comme le mien.

Le gros dépanneur était déjà au courant, il tenta de marmonner une simili excuse «c' est la faute de notre boîte, ils savent bien qu' on ne peut pas charger des trucs pareils, chaque fois c' est comme ça», il ajouta d' un air las «je vais vous le redescendre, et appeler un autre collègue».

La descente prit une longue demie-heure, le dépanneur n' arrivait pas à garder la même trajectoire que pour la montée, ma camionnette partait en travers à l' arrière et menaçait de tomber une roue dans le vide, ou de se renverser sur le côté. Le dépanneur s' y prenait tellement mal avec son treuil, que finalement tout l' arrière de mon véhicule se trouva tout bonnement planté dans le sol, impossible de descendre plus bas, et difficile de remonter.

Mon mécano commençait à s' échauffer, transpirant, il empoigna son téléphone, quémendant en vain de l' aide auprès de ses collègues, ne sachant plus à quel saint se vouer ou sur quelle commande de son treuil appuyer pour se sortir de cette situation inconfortable. Je fus d' un calme olympien face à cette incompétence flagrante, je le laissais se débrouiller avec ses manettes, faisant simplement attention à ne pas me faire écraser par mon propre véhicule.

Finalement, après bien des manoeuvres et le labour complet du terrain, ma camionnette retrouva le bon vieux plancher des vaches, à la même place que trois heures plus tôt. Je ne m' inquiétais plus de repartir, sachant que ce chargement inutile avait pris pas mal de temps, et que tous les garages seraient irrémédiablement fermés.

Mon dépanneur remonta lourdement dans son camion, sans même essayer à son tour de réamorcer ma pompe, pressé de terminer sa journée de boulot, et surtout de ne plus entendre parler d' une certaine camionnette colorée dure à cuire. «Attendez sagement mon collègue» me dit-il avant de disparaître, me laissant comme une petite impression de déjà vu...

L'attente reprit... Je déplorais de ne pas être tombée en panne dans un cadre un peu plus sympa qu'une double voie, coincée entre des semi-remorques qui peinent à grimper la côte, et des champs de maïs pas mûr, le tout recouvert d'un ciel bas, lourd et menaçant.

Je me demandais ce que le début de soirée allait me réserver, je commençais presque à croire que mon troisième dépanneur était rentré chez lui, alerté par ses collègues qu'un véhicule récalcitrant ruait dans les brancards, qu'il valait mieux ne pas s'en occuper...

Je n'étais pas trop loin de la vérité, une nouvelle heure plus tard, un nouveau camion de dépannage vint, plus conséquent que le précédent, avec un nouveau dépanneur, plus âgé que ses deux collègues, mais apparemment, avec la même soif de rendre service que ses cadets. A peine sorti de son engin, il me jeta «C'est pas la peine que je l'charge çui-là, il est trop vieux, personne va en vouloir».

«Pardon? Je ne suis pas sûre de bien comprendre! Vous refusez de m'emmener dans un garage?» demandais-je en coulant un regard à mon bon vieux compagnon de route, coloré et sympathique. «Non, dit-il, je n' refuse pas d' le charger, mais bon, ça sert à rien, aucun garage ici ne m' laissera l' décharger chez eux, ils n' en veulent plus des vieux véhicules comme ça, c' est trop d' problèmes».

J' essayais de contenir la moutarde qui me montait au nez, et de persuader ce fichu troisième dépanneur, qui décidément ne voulait rien entendre, que je n' avais besoin que d' un petit coup de compresseur dans le circuit, l' affaire de deux minutes, une banale panne d' essence en fait.

Rien n' y fit, le dépanneur arguait que, vu l' heure tardive, il lui faudrait me déposer devant un garage clos, et que, vu la vétusté de mon véhicule, il ne pouvait pas se permettre de prendre cette responsabilité. «Vous comprenez, l' garagiste va m' en vouloir si j' lui laisse un pareil cadeau».

Mon ton commençait à monter malgré moi, «Est-ce que ce n' est pas votre boulot de justement dépanner les gens, ne pas les laisser là, quels qu' ils soient,?»

Il se tortillait devant moi, mal à l' aise, prenant conscience qu' il était, ni plus ni moins, en train de m' abandonner à mon triste sort sur le bord de la route, comme un petit bout de papier qui tombe de sa poche et pourtant qu' il ne ramasse pas, parce que ce n' est qu' un petit bout de papier.

Il regrimpa dans son camion, sans mes remerciements, sans mon habituel sourire, il ne s' excusa pas et ne me conseilla pas d' attendre sagement un autre collègue, il n' y avait plus personne à attendre...

J' hésitais entre le rire et la colère, quatre heures passées avec trois dépanneurs plus stupides les uns que les autres, toujours bloqué dans cette satanée côte, ça n' aide pas à avoir les idées claires. Il allait me falloir à nouveau négocier avec l' assurance, qu' elle me trouve une solution pour m' éviter de camper dix jours sur ce bord de route... Il commençait à pleuvoir...

Soudain, un tracteur vint se ranger à côté de mon vaisseau échoué, un papi en descendit, prestement pour son âge, une chemise à carreaux qui a bien vécu, et une brindille au coin des lèvres. Il me fit, avec un accent du Quercy à couper au couteau, «ça fait la quatrième fois que j' passe pour rentrer l' fourrage, et que j' vous vois, c' est le camion de Thierry le clown? Vous êtes en panne?».

Je lui racontais mes mésaventures, mes trois dépanneurs, mon désarroi, le tout sous une pluie fine glacée. Il me coupa la parole, et grommela quelque chose comme «Au volant, j' vous attelle au tracteur, on va à la ferme». Sitôt dit, sitôt fait, il installa rapidement une bonne sangle, reliant l' avant de ma camionnette au cul de son tracteur, et nous voilà parti, à rythme d' escargot, lui, placide, et moi, le contact allumé, le pied sur la pédale, prête à freiner.

Quelques minutes plus tard, on était sorti de cette foutue double-voies, on a encore bifurqué une ou deux fois, et on est arrivé dans un agréable corps de ferme, en U, avec une aile réservée aux bêtes, des vaches. Il nous a rangé à côté d' un hangar, où deux autres tracteurs de différentes tailles sommeillaient, il a disparu dans les tréfonds d' un autre bâtiment, et est ressorti tirant un compresseur à roulettes.

Le coup de compresseur ne prit que dix secondes, ensuite, lui à l' avant, les bras dans le moteur, purgeant cette pompe de l' air superflu, moi au volant, essayant de démarrer, nos efforts furent rapidement récompensés, en moins de cinq minutes, mon vaillant destrier vrombissait de nouveau. Papi repartit farfouiller dans le hangar, il revint avec un bidon de vingt litres dans les bras «J' vous rajoute du jus, dix litres, c' est pas assez».

Papi s' appelle Hervé, je n' ai pas su réellement comment le remercier, à part lui proposer de l' argent dont il n' a pas voulu, et lui assener trois bises claquantes sur la joue...

Je suis repartie sur la route, le coeur gros de reconnaissance, le sourire ineffaçable grâce à ce super papi, me disant, après quelques kilomètres, que je n' avais même pas pensé à quelle histoire je pourrais bien raconter, pour Mine... »